

Ballade pour mon voisin

Autor(en): **Sylvabelle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Se faut po lo servi
S'allà fère terti
No s'adren ti.*

Et mè peinsâvo ein guegneint ti cliâdo pucheint coo avoué l'âo roulière, dâi z'auto iâdzo, l'âo bré asse solido que dâi paufèr, l'âo dâi asse fermo que dâi potte de tenaille, mè sondzivo : — Rondzâi ! foudrà pas que lè z'Allemand et lè Bolchévique vignant pè ce, sarant binstout ein campouta : avoué la mâiti, farant dâo brasson po lè caion et pu lo resto l'émietterant po lè dzenelhie.

L'è adant que Bissemarque l'arâi pu dere quemet desâi ein septante :

— Porri preindre la France, l'Italie, la Russie, l'Amérique, tota la terra, la louna, mimameint. Mâ po lo Djorat l'âi arâi rein à fère : Lè medzi : no farant châtâ lè deint tant sant dû ; lè z'agafâ : sè virerant ein travè !

Et desè tot cein ein mè mèmo quand i'è oïu ion de stau coo dâo clube, que l'avâi on fusi tserdzi et vetu ein sordâ avoué dâi z'haillon de militéro, que no z'a recitâ : « Mon paï. »

Je t'âmo, mon paï !

Et cliâdo que l'ant tsantâ la tsanson dâo Dzorât, l'Alpée, âo que l'ant recitâ : la tsapliâie de Morgarten, âo bin que no z'ant racontâ quemeint Adam l'avâi prâi fenna ! L'êtâi biau, vo dio. Tant qu'à on petit valottet que l'a de sein quelhi quemet la renaille l'avâi voliu sè fère asse grocha que lè bâo, que sè gonclliâie et que l'a bo et bin châtâ. On ban cantonat po lo valottet.

Aprî cein, on a vu on père-grand que l'êtâi bin fé, quemet cliâdo dâi z'auto iâdzo, et onna mère-grand à eimbransi tant l'êtâi galéza et savâi bin veri son brego. Et lo père ! et Alois ! l'Abrân ! et la Luise : l'êtâi dzeintia tot plliein. Quin galé refredon, sein compti la socliâie et la châtâie po fini.

Vo z'âi bin réson, bounè dzein dâo Dzorât, n'âobliâ pas la leinga de voître père z'et mère :

*Ah ! l'è qu'êtâi 'na leinga druva
Quemet l'âo vatse, l'âo modzon,
Que sè montrâve tota cruva
Et forta quemet on drudzon !
Na leinga que fasâi 'na brison !
Que reveillè lè z'orolhie
Et que pliaquâve dâi Vaudois
Quemet la rita à la quonolhie,
Noutron crâno vilhio patois.*

*Le saillèssâi de noutra terra
Quemet bussant truffie et messon,
Sè racene ètant dein la pierre,
A l'ombro de noutrè bosson.
Et, pe dzoïâosa qu'on quinsson,
Sa tsanson ein nò ie tsantâve :
« Amâ vo bin, sâi bon Vaudois !
Ah ! l'êtâi biau quand dèvesâve
Noutron crâno vilhio patois !*

*Dâo paï l'êtâi la vetira ;
De la ramira lo boquiet ;
Dâo pridzo l'êtâi la prèira
Et de la fordze lo socliet ;
De la bennâ : lo biau pregnet
Qu'è plliein de mâ que ravigote.
A noutrè père, lè Vaudois
L'allâve justo à l'âo potte
Noutron crâno vilhio patois.*

*Et lè cliotsette dâi z'armaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsaplie la daille,
L'iguie que dècheint dâi tsenau,
La tserri que fâ son terrau,
Lo vin que dâo bossaton côle,
Dein noutron bi paï vaudois ;
L'outra dâi sapalon, dâi biole,
Dezant l'âo dzoïâo ein patois.*

Marc à Louis du Conteur.

ECHO DES EXAMENS

La noix. — La noix se compose de deux parties : le dedans et le dehors. Le dehors est en bois et sert à faire du nillon. Le dedans est plus tendre, il est blanc et sert à faire de l'huile d'olive.

LA LÉGENDE DU LIÈVRE BOUILLI

L'AUTRE jour, tandis que les sous-officiers étaient en fête à Vevey, un aimable vieillard de Lausanne, à qui ces réjouissances militaires rappelaient ses souvenirs de jeunesse, nous parlait du temps où il faisait une école d'artilleurs, à Bière.

C'était en 1853, dit-il. J'étais caporal. On m'avait désigné comme chef d'ordinaire. Les deux artilleurs-marmitons qui étaient sous mes ordres et moi, nous faisions une popote dont tous les hommes de notre batterie se relâchaient les babines. Chez les artilleurs genevois, au contraire, — car chaque troupe cuisinait alors pour son compte, — on trouvait le rata dégoûtant. Les plaintes devinrent si vives que le commandant de place lui-même, le colonel Denzler, s'en émut et fit une enquête.

Un beau matin, comme nous faisions les dix-heures à la cuisine avec les deux bouteilles de vin que nous octroyait journallement un pintier, en échange des épluchures, je vis deux officiers qui se dirigeaient de notre côté : c'étaient le colonel Denzler et un major. Bouteilles, verres, pain et fromage, toute trace de notre picotin disparut en un tour de main. « Schwambach, dis-je à un de mes deux aides, donne vite un coup de balai dans la cuisine ! Tu sais que le colonel est raide comme la justice de Berne et qu'il ne nous aime guère, nous autres Vaudois, quoique nous fassions notre service aussi bien que les autres. Arrange-toi donc pour que tout soit propre comme un oignon ! »

Ce Schwambach n'était pas aussi bon que les saucissons de Payerne, sa ville natale. Entre nous soit dit, il ne valait pas deux sous, mais c'était un rude débrouillard et un pointeur qui nous fit honneur aux tirs de Thounne, aussi bien qu'à ceux de Bière ; et le colonel enrageait de voir qu'un Vaudois pointait mieux que les canonnières de Berne ou d'Argovie.

Sans faire la mauvaise tête cette fois, bien qu'il n'aimât guère à recevoir des ordres, Schwambach s'empara d'un balai et se démena comme un beau diable autour des chaudières où cuisait le dîner de la troupe. Il se livre même à une gymnastique si désordonnée qu'un rat, dont nous ne soupçonnions pas la présence, nous partit entre les jambes et, affolé, se mit à bondir dans la cuisine, dont portes et fenêtres étaient closes, grimpant le long des parois, sautant jusqu'au plafond, poursuivi par le balai de Schwambach. Soudain, comme celui-ci l'accablait dans un angle, il fit une cabriole désespérée, comme qui dirait le saut périlleux, et tomba dans le pot-au-feu bouillant. Schwambach n'avait pas eu le temps de vociférer un juron que la porte s'ouvrait toute grande, poussée par le colonel suivi du major.

Qu'allait-il se passer ? Sans oser même glisser un regard sur la fatale chaudière où le rat était en train de bouillir, nous attendions, muets et roides comme des bayonnettes, les ordres de nos supérieurs.

— Caporal, me dit le colonel, passez-moi votre cuiller.

Et sans me laisser le temps d'arrêter son bras, il la plongea dans la chaudière et avala une gorgée.

— Félicitations, caporal. Voilà ce qui s'appelle de la soupe ! Donnez-nous-en une bonne gamelle.

Je les servis. Ils mangèrent de bon appétit et déclarèrent qu'après de ce bouillon celui qu'avaient les Genevois n'était que de la lavure.

Eux partis, nous fîmes à haute voix les réflexions que vous pouvez imaginer. Schwambach, lui, se tordait de rire. Mais il n'était pas question de badiner bien longtemps. La troupe allait rentrer d'un moment à l'autre et il fallait que le dîner fût prêt. Impossible de faire une autre soupe, le temps nous manquait, et puis, comme le faisait remarquer Schwambach, puisque le colonel et le major s'en étaient délectés, les camarades ne la trouveront pas mauvaise.

Il va sans dire que nous repêchâmes le rat.

Il était blanc comme un poulet-bouilli, ayant perdu tout son pelage pendant la cuisson.

Jamais la troupe ne fit autant d'honneur à la soupe que ce jour-là ; elle ne cessait d'en redemander et s'étonnait que nous n'en prissions pas : « Nous avons déjà diné, » déclarait Schwambach.

— Tiens ! une touffe de poils dans ma cuiller ! s'écria tout à coup un artilleur. C'est du propre, ça !

La cuiller en question fit le tour de la table. Elle contenait, en effet, une pincée de poils. Par bonheur, nul ne prit la chose au tragique. « Qui sait ? fit un canonnier, le caporal aura peut-être bouilli un lièvre ! »

La soupe était si bonne qu'on n'approfondit pas le mystère et que la légende du lièvre bouilli prit de la consistance, au grand soulagement du chef d'ordinaire et de ses aides.

Victor Favrat.

BALLADE POUR MON VOISIN

*Mon voisin est un solitaire
Et le printemps le rend grognon
Jadis, les dames du canton
Ayant pitié de sa misère
Lui offraient Jeannette ou Toinon.
A toutes il a répondu : non !
Mon voisin est un solitaire :
Il a fait comme le héron !*

*Des livres tout pleins de poussière,
Toiles d'araignes en festons,
Font l'ornement de sa tanière ;
Car Brigitte sa cuisinière
Ne se connaît qu'en mirotons.
Qui donc là-bas pourrait se plaire ?
Mon voisin est un solitaire :
Qu'il se cherche un colimaçon !*

*Ce petit être sédentaire
Ne quitte jamais sa maison.
Il sait souffrir et puis... se taire.
De lui, on a toujours raison !
Je suis sûr qu'il saurait plaire
Même au plus fichu caractère !
Mon voisin est un solitaire
Sans le moindre colimaçon !*

*Pour les amoureux, la chipote
N'est que prétexte à s'aimer mieux.
La solitude est une sottise :
On ne saurait être joyeux
A lire Montaigne et Voltaire,
La Garçonne ou quelque sermon !
Mon voisin est un solitaire :
Bonne chance, colimaçon !*

ENVOI.

*Allons ! cher monsieur Pierre Ozaire,
Ne faites pas tant de façons !
Avril égrène son rosaire :
Cherchez votre colimaçon !*

Sylvabelle.

RÉCEPTION D'UN BAILLI BERNOIS

en 1785.

NOUS avons eu déjà occasion de reproduire des extraits intéressants des mémoires de M. Carrard, d'Orbe. Voici encore le récit qu'il fait de la réception, le lundi 14 novembre 1785, de M. le bailli Ramuz.

14. Lundi. — Arrivée de M. le Baillif Ramuz.

Manière dont les choses se sont passées :

Comme il avait dit qu'il partirait d'Echallens à 2 heures, les dragons s'étaient rassemblés à 1 h. 30 et l'ont été attendre à Chavornay. Sur les 3 heures, je suis parti avec quelques membres du Conseil et de la Justice eu nous étant rendus au Canal où l'on nous avait préparé un bon feu, nous avons envoyé l'officier Grivat à la découverte pendant que nous nous chauffions. Nous n'attendîmes pas trois minutes qu'il revint nous dire qu'il était tout près, en effet, étant sorti de la maison, nous vîmes le carrosse de M. le Baillif qui s'approchait de nous, précédé des dragons et suivi de quelques messieurs d'Echallens, à cheval.